



too much future



COLONEL, 1981. PHOTO: HELGA PARIS

MICHAEL BOEHLKE
&
HENRYK GERICKE

too much future

Traduit de l'allemand par
NELLY FOURMENT



ÉDITIONS ALLIA
16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e
2010

TITRE ORIGINAL
too much future

TOO MUCH FUTURE

HENRYK GERICKE

EN 1971, j'eus droit à mon premier cours d'allemand. Un stylo dans la main gauche, j'étais sur le point de tracer un semblant de lettre quand la maîtresse se rua sur moi. Ni une, ni deux, elle me plaça le stylo dans l'autre main avec, en guise d'explication, une sombre prophétie :

“C'est aussi avec la main droite qu'il faudra plus tard piloter les machines !”

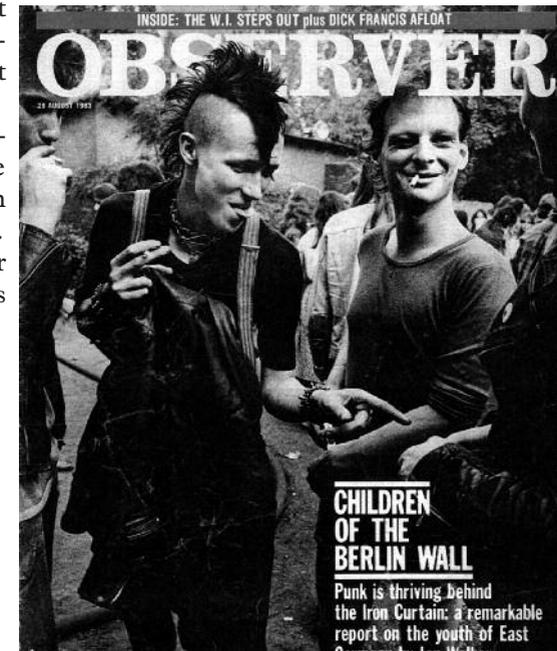
J'allais devenir un mutant hybride, mi-droitier mi-gaucher, dont la mystérieuse écriture serait sans relâche sanctionnée par le corps enseignant. Je crois que j'eus à cet instant précis mon tout premier aperçu de ce que la marginalité pouvait signifier. Mais c'était surtout la première fois qu'on m'assignait un avenir. Ma maîtresse, conditionnée par les discours de son Parti-État, voyait naturellement ma vie future régie par la cadence des machines. Mais le pire, c'était moins cette vision que ce qu'elle révélait : une route déjà tracée, un CV programmé.

Du haut de mes six ans, je n'étais pas encore capable de saisir l'ampleur de la catastrophe. Mais les innombrables incidents qui jalonnèrent la suite de mon enfance et, plus encore, mon adolescence socialiste ne tardèrent pas à ancrer en moi la certitude angoissante que ce futur programmé n'était même plus à venir : il avait déjà commencé. L'avenir, j'y étais depuis mon premier jour d'école, et c'était un présent perpétuel, une reconversion en droitier, et un système social incontournable qui signifiait la mort lente et douloureuse de tout avenir.

En RDA, les étapes de votre chemin de croix correspondaient aux stades de développement de votre “personnalité socialiste” : à votre entrée à l'école, un rituel d'initiation faisait de vous un Jeune Pionnier. Trois ans plus tard vous étiez “consacré” Pionnier Ernst Thälmann¹. À 14 ans, vous étiez “appelé” dans

1. Ernst Thälmann (1886-1944) était l'une des principales figures antifascistes du panthéon est-allemand. Militant communiste, dirigeant du KPD à partir de 1925, il fut arrêté en 1933 lors de la répression qui suivit l'incendie du Reichstag et mourut à Buchenwald. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

OBSERVER, 1983.
ARCHIVES HELGA, PARIS



too much future, sous la direction de Michael Boehlke et Henryk Gericke, a été publié pour la première fois par SUBstitut à Berlin, en 2005. www.toomuchfuture.de

© SUBstitut, Rykestr. 35 10405 Berlin, 2005.

© Éditions Allia, Paris, 2010, pour la traduction française.

1. Nous invitons le lecteur à se référer à l'index des abréviations en page 177 pour la signification des différents sigles qui apparaissent dans le texte.

2. Tableau d'honneur où figuraient les photos et les médailles des travailleurs qui s'étaient distingués.

3. Depuis les années 1970, l'Ostpolitik, politique de rapprochement entre la RDA et la RFA, rendit la frontière entre les deux pays un peu plus perméable. La RDA simplifia notamment les autorisations de voyage, en particulier

la Jeunesse Libre allemande (FDJ¹). Si vous étiez du sexe fort vous portiez encore, après ceux des organisations de jeunesse, "l'uniforme d'honneur" de la NVA, l'armée populaire nationale, pendant un an et demi (au minimum, car un service volontaire d'au moins trois ans était recommandé). Et puis, la "formation universelle" de "votre personnalité socialiste" étant achevée, on vous lâchait dans la fosse aux lions des entreprises du peuple. La compétition socialiste, destinée à améliorer la production, était féroce. La "rue des meilleurs"² ne supportait pas qu'on s'en écarte, sauf pour fonder une famille. Elle menait tout droit jusqu'à la retraite.

À l'âge de 60 ou 65 ans, vous étiez récompensé pour ce travail de forçat par la permission exceptionnelle de voyager à l'Ouest : finies les excursions dans deux ou trois "États frères", vous pouviez admirer, sans un sou en poche, les merveilles de la zone non socialiste³. En adhérant au Parti, vos perspectives étaient parfois un peu moins tristes. Mais toujours à pleurer.

BERLIN,

RUE SCHLIEMANN, 1982.

ARCHIVES MICHAEL HORSCHIG



En RDA, je ne pouvais envisager plus qu'un CV standardisé. Il s'inscrivait dans un projet de société fondé sur un mensonge : en collectivisant l'individu, en lui dictant ses besoins pour n'en satisfaire au final qu'une infime partie, le socialisme dépasserait le capitalisme sur le plan économique comme sur le plan moral. Une "nouvelle société" allait naître, qui façonnerait à son tour un "homme nouveau" – ou réciproquement. Cette ambition prométhéenne exigeait évidemment beaucoup de notre système scolaire : la plus anodine des disciplines prenait une tournure idéologique. Seules les sciences naturelles étaient épargnées mais, d'instinct, je m'en méfiais encore, car leurs contenus, tout comme ceux de la Sainte doctrine socialiste, s'incarnaient dans des définitions froides et des formules éthérées, des équations toujours résolues et des expériences invariablement couronnées de succès. Face à une pédagogie aussi exigeante, mes performances scolaires se révélèrent extrêmement modestes. Mon rendement ne s'améliora pas pendant mon apprentissage, comme tout le monde l'avait espéré. Je ne le souhaitais plus moi-même. Ma formation de relieur de livres industriel (ou, selon l'expression consacrée, d'"ouvrier spécialisé dans le façonnage à l'unité") me donna surtout un avant-goût de l'enfer de cinquante ans qui lui succéderait. C'était une représentation fictive, aussi abstraite qu'une double condamnation à vie, et la RDA se matérialisait comme une Église d'État dont la seule existence supposait la damnation éternelle.

Les abominables normes de production socialistes étaient l'ultime supplice de cet enfer sur terre : elles n'étaient satisfaites que lorsqu'elles étaient dépassées. Ce n'est pas faute d'avoir essayé de les atteindre au début de ma formation, mais je n'étais pas préparé à un tel calvaire. Je n'en voyais tout simplement pas le bout et la moitié du peu que je produisais était de toute façon à jeter à la poubelle. Je ne voulais pas saper notre économie nationale. J'ai donc cessé de m'acharner. Ne plus me soucier des objectifs me valut évidemment de nombreux blâmes publics et finalement un transfert disciplinaire : je devins liftier dans un monte-charge.

Jusqu'alors c'était Hans, un lilliputien, qui occupait ce poste. Après une croissance imprévue, il avait été renvoyé du cirque dans lequel

pour les retraités, et autorisa les visites de courte durée d'Allemands de l'Ouest dans les régions frontalières.

il avait fait le clown pendant des années. Relégué dans la production, toujours mal luné et plus du tout d'humeur à plaisanter, il passait ses journées à monter et descendre sans que rien de plus ne bouge pour autant dans sa vie. Il tomba malade.

Pour moi au contraire, il y eut du mouvement dans l'air. Je découvris la faune obscure du monde de la manutention, dont mon entreprise n'avait pas dû recruter l'espèce la plus lumineuse : le système de référence de mes collègues mâles se résumait à des commentaires maudissant "ce putain d'Est" et à de subtiles déclarations de fond qui tournaient toutes exclusivement autour de la "baise". Seules quelques femelles centaures (des femmes dont les jambes avaient depuis longtemps fusionné avec leurs machines) se montraient plus discrètes. Mais uniquement pour laisser entendre qu'elles, au moins, ne se bornaient pas à la théorie comme leurs collègues mâles. De temps en temps, elles entraient dans l'ascenseur – comme elles seraient entrées dans un confessionnal – et racontaient à voix basse les rendez-vous secrets qu'elles venaient de donner, depuis une fenêtre des étages supérieurs, aux travailleurs et aux chauffeurs des éditions Axel Springer, situées juste en face de notre entreprise, de l'autre côté du Mur et du *no man's land*. (Elles n'avaient qu'à inscrire la date et l'heure sur de grands cartons.) À quelques mètres du poste frontière *Baumschulenberg*, elles étaient prêtes à tout¹. En récompense de leurs efforts, elles obtenaient du café, des chocolats, des bas nylon et l'incalculable satisfaction d'avoir baisé l'Est en la personne d'un type de l'Ouest.

Je découvrais les résultats concrets de la subtile théorie que l'on m'avait serinée à l'école : le monde du travail s'avérait à mille lieues des sommets que promettait la planification de l'économie. Il était même profondément désillusionné.

On me garantissait une place dans ce monde. Cela suffisait à justifier que le travail soit obligatoire et que la libre disposition de soi ne figure pas dans le Masterplan de notre État idéal. Je n'avais donc pas d'incertitude face à l'avenir. Ce qui me minait au contraire, c'était la certitude de trop bien le connaître : une perspective sans perspective, un paysage d'apocalypse qui ne me laissait entrevoir aucun espoir de réaliser mes désirs ou mes aspirations, mais qui m'offrait à la place l'amitié

1. Litt. "allzeitbereit", clin d'œil à la devise des pionniers : "seid bereit, immer bereit".



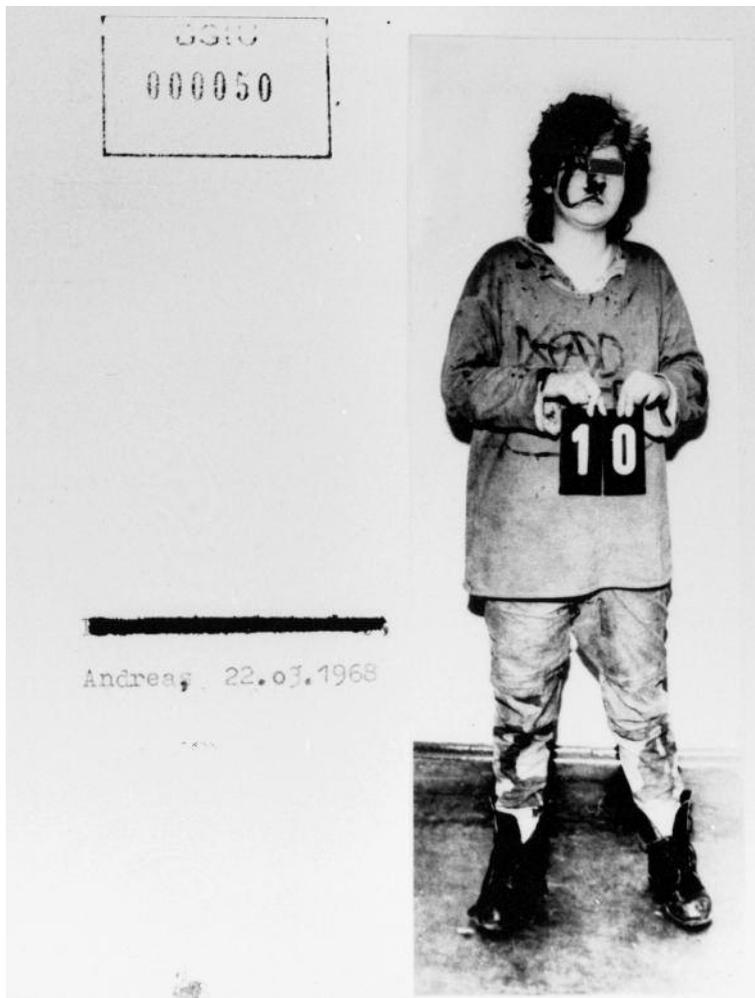
LE MARXISME-LÉNINISME
"BOUSSOLE DE LA JEUNESSE" 1980.
ARCHIVES MICHAEL BOEHLKE

indestructible de l'Union soviétique, l'unité du Peuple et du Parti, l'unité du Parti et de l'État, et le futur comme un présent sans fin.

En 1978, à la lecture d'un bref article dans un magazine quelconque de propagande, mon cœur se remit à battre. Dans le jargon habituel, prosélyte et paranoïaque, on expliquait qu'à Londres des jeunes gens mal influencés se paraient des symboles des pires régimes de l'Histoire, s'entretenaient sur scène, jetaient les cadavres dans les égouts et se nommaient "punks". Le punk était présenté comme une mode occidentale anticapitaliste, une forme de contestation décadente et condamnée à l'échec, puisqu'elle ne reposait pas sur la doctrine marxiste-léniniste.

Pour affoler un adolescent, ils ne pouvaient pas trouver mieux. Je pressentis aussitôt qu'un mouvement dangereux et énorme était en marche. Sa vibration mystérieuse, émise de l'étranger, m'appelait au réveil. Une photo de deux punks londoniens sur King's Road, connue à l'époque, illustrait l'article. Je n'avais jamais vu plus belles personnes que ces fantastiques créatures. La beauté et le danger s'entrechoquaient. Ce fut le coup de foudre.

Le contexte social des punks anglais n'était certes pas comparable au mien. J'avais du travail et, à seize ans, déjà un emploi pour la vie. En RDA



GARDE À VUE. PHOTO DE LA SÉCURITÉ D'ÉTAT, SOURCE : BSTU

on n'avait pas besoin d'assurance-vie, le bonheur était un membre du Parti et le futur un caniche qui faisait le beau sur commande. Et pourtant le *No future* des punks anglais rencontrait chez moi un curieux écho. Il était en quelque sorte le négatif de mes expériences : j'étais, moi, pris dans l'étau d'un avenir prescrit, d'un excès d'avenir. Tous les jours, l'étau se resserrait sur moi, rongait mes extrémités et menaçait de me transformer en copeaux de ferraille susceptibles d'être rassemblés et refondus en ce qu'on voulait faire de moi. Je décidai de sauver ma carcasse et de m'extraire intègre de ce monde. Cela ne se fit pas tout de suite et cela se passa sans que j'en eus conscience. Mais en 1979, alors que je ne mesurais pas immédiatement les conséquences des mes actes, le processus avait abouti.

L'ivresse des premières semaines et des premiers mois du punk a sans doute été partout la même, au-delà des systèmes politiques. Que l'on soit à Londres, l'épicentre du mouvement, ou à Berlin-Est, s'aventurer pour la première fois dans les rues, bardés de chaînes, affublés d'une non-coiffure et de fringues lacérées a sans doute engendré la même vibration. Remontés à bloc, on se cognait violemment à un monde identique mais transfiguré : on avait renversé la perspective. On avait repris l'initiative. On avait rompu les amarres, mais on maintenait fermement le cap. Ou du moins c'est ce que nous croyions. Car être punk signifiait déchaîner une tempête de bonheur. Cette tempête, charriant des vents incontrôlables, nous entraîna rapidement dans sa propre course et balaya bien vite nos illusions des premiers jours. Le même mouvement rencontra des vents très différents à l'Est et à l'Ouest, ne s'y développant pas du tout de la même manière.

En stylisant leur absence de perspectives et leur misère sociale en un *No future* retentissant, les punks anglais créèrent une puissante marque de fabrique (qui perdure aujourd'hui dans l'industrie et les codes de la musique, de la mode, de la vidéo et de la pub sous le label "punk rock"). Ils virent leur nihilisme atteindre un degré d'affirmation et d'acceptation qui alla jusqu'à la reconnaissance du grand public. "*There's no future in England's dreaming*" se révéla faux non seulement pour les Sex Pistols, mais pour le rêve punk en général. Ce chant d'adieu de Johnny Rotten déboucha finalement sur une

PUNKS DE BERLIN-EST, 1981.
ARCHIVES COLONEL



véritable success story et apparaît avec le recul comme un investissement d'avenir. En RDA la contestation des punks resta toujours à demi asphyxiée par la répression massive de son expression publique, alors qu'elle trouva en Angleterre un écho politique, artistique et, ce qui n'est tout de même pas négligeable, commercial. Les punks de l'Est ne pouvaient que rêver d'un tel écho et de la liberté d'expression qu'il supposait. Comme leur rêve ne pouvait être vécu que dans des conditions extrêmes, ils le vivaient par procuration : l'Angleterre était la terre promise et toute l'attention se focalisait sur les groupes de Londres ou de Manchester. D'une manière révélatrice, la première génération de punks est-allemands – apparue en 1979 et pour différentes raisons presque disparue en 1984 – s'intéressa d'abord au punk anglais avant de se tourner vers la scène de Berlin-Ouest ou de la RFA. L'énergie du punk anglais, née dans un contexte social explosif, entraînait bien davantage en résonance avec la leur. Et pour importer le punk dans le socialisme réel, mieux valait de toute façon s'inspirer de la version originale.

Les Anglais ont donc joué les premiers violons pour les punks de l'Est. Mais les groupes de Berlin-Ouest, de Düsseldorf ou de Hambourg,

qui chantaient presque exclusivement en allemand, ont eux aussi donné un élan déterminant à la formation de leur scène. Le punk "allemand" est d'ailleurs toujours resté synonyme de punk "ouest-allemand". Cela tient essentiellement au contexte politique. Si le punk de l'Est n'a pas pu s'imposer dans la durée, c'est d'abord parce qu'il n'a pas été commercialisé. Mais l'engagement des musiciens a aussi joué son rôle : c'est avant tout la subversion musicale qui intéressait les punks de l'Ouest; leurs textes étaient en général plus abstraits, plus universels et plus ironiques que ceux de l'Est. Les punks est-allemands, de la première génération au moins – criminalisés et donc politisés qu'ils le veulent ou non –, envisageaient avant tout la musique comme support de leurs textes qui étaient éminemment explicites, politiques et dirigés contre le système. Si le punk de l'Ouest est devenu grand public, le punk de l'Est est toujours resté une contre-culture.

Un punk risquait gros en RDA. Il ne jouait pas seulement son présent mais aussi – à 16 ans par exemple – son avenir tout entier, si standardisé soit-il. Être punk à l'Est signifiait compromettre sa famille, sa scolarité, son apprentissage, et je ne parle même pas des études supérieures. Et dans la "Patrie des ouvriers et des paysans", être sans profession ne signifiait pas, comme à l'Ouest, une vie à peu près tolérée en marge de la société, mais la persécution en tant qu'"élément

BERLIN, RUE CHRISTINE, 1981.
ARCHIVES SUBSTITUT



asocial” et bien souvent la prison. Comme les sanctions n’engageaient pas seulement l’avenir immédiat mais la vie tout entière, la menace qui pesait sur l’individu était en quelque sorte globale.

Un punk en RDA ne pouvait pas faire une carrière de pop-star. Les groupes jouaient sans le moindre espoir d’évolution ou de succès commercial. Ils jouaient avec la conscience aiguë des risques qu’ils encouraient, qui pouvaient aller jusqu’à des peines de prison drastiques. D’abord le Mur, puis les barreaux : les punks pouvaient se retrouver doublement séquestrés. Les fonctionnaires du Parti n’entendaient pas grand-chose à l’altruisme et exigeaient pour leurs cadeaux empoisonnés une gratitude qu’ils ne pouvaient plus attendre des punks. Or, en RDA, si l’on ne se montrait pas suffisamment reconnaissant envers les acquis sociaux imposés – une place assurée à l’école maternelle, une formation assurée, un emploi assuré, une paix assurée et tout cela dans des frontières assurées –, on était certain d’être assuré contre soi-même dans les centres de détention pour mineurs, en prison, à l’armée ou à l’air libre, rendu irrespirable par la surveillance passionnée de la Stasi¹. Le ministère pour la Sécurité de l’État (MfS²) était l’expression géniale de cette sécurité érigée en fétiche. La sacro-sainte sécurité offerte par notre système social : voilà l’argument massue qu’on brandissait dès qu’une critique s’élevait pour dénoncer le manque de libertés élémentaires.

En neuvième³, dans le cadre de notre cours préféré, le cours d’“instruction civique”, une rédaction devait nous donner l’occasion de célébrer nos acquis sociaux et de condamner dans une litanie d’arguments spécieux et devenus, pour nous, quasi mantriques, la misère sociale et morale de la RFA. La rédaction confinait à la dictée car son intitulé en aiguillait le contenu : “Comment un citoyen de la RFA peut-il améliorer sa qualité de vie ?” J’ignorais ce qu’était une question orientée, mais cela me semblait quand même assez clair. Ingénument, sans doute influencé et quelque peu préservé par l’esprit critique de mes parents, je répondis qu’un citoyen de l’Ouest, pourvu qu’il en ait les moyens financiers, pouvait écouter les morceaux, lire les livres, voir les films et visiter les pays qu’il souhaitait. Ma professeur s’attendait sans doute à une tout

1. Service de police politique, de renseignement, d’espionnage et de contre-espionnage de la RDA.

2. Littéralement : Ministerium für Staatssicherheit.

3. Équivalent de la troisième.

autre réponse, car elle gratifia mon travail d’un zéro salé qu’elle pimenterait d’une tirade incendiaire qui culmina avec un verdict sans appel : j’étais un “ennemi de l’État”. Je devinai qu’un lourd fardeau était associé à cette charge et qu’à 14 ans une écrasante responsabilité pesait sur mes épaules. Surtout quand mes camarades de classe, régulièrement cités pour leurs résultats nettement supérieurs aux miens, vinrent me trouver en cachette pour me féliciter et me taper dans le dos. Je pressentis que l’on pouvait se sentir très seul dans un groupe tout en étant au sommet de sa popularité. Cette intuition se mua en certitude quand je devins le tout premier et au départ seul et unique punk de mon lycée et que j’eus affaire aux élèves des classes supérieures. Alors que les enseignants se montraient plutôt ignares ou doucement moqueurs, ma métamorphose fit tout sauf rire les bluesers¹, pour la plupart des gars difficiles issus de familles nombreuses, qui eux-mêmes encaissaient les blâmes publics à répétition. Ils avaient du mal à comprendre qu’un privilégié comme moi, qui avait de la famille à l’Ouest et qui, de ce fait, avait accès à des produits de marque, puisse déchirer ses précieux jeans Levis ou ses Wrangler et les porter avec de vieilles vestes plutôt qu’avec les chemises de boucher en vigueur dans la scène blues. Le punk n’était pas encore une tendance et je compris ce que lancer une mode voulait dire.

De 1979 à 1981, les punks durent se passer d’une scène qui les aurait protégés des attaques. Ils pouvaient toujours se singulariser, ils faisaient partie d’une communauté socialiste dont les citoyens apprenaient l’obéissance à leurs enfants perdus à coup de pieds aux fesses, en leur souhaitant parfois d’“être gazés”. Une communauté impuissante cependant, car elle ne pouvait répudier ceux qui s’étaient déjà, d’eux-mêmes, exclus de la société. Provoquer ce sentiment d’impuissance et déclencher cette fureur de manière isolée était dangereux et rarement compatible avec le droit à l’intégrité physique, mais naturellement cela faisait aussi partie du plaisir. Et ce plaisir, c’était de voir à quel point il était agréable et positif d’être considéré comme un élément “ennemi-négatif” et d’être un grain de sable dans les rouages de la dictature. Les punks de l’Est ne défiaient pas seulement la tradition. Ils s’opposaient à une construction idéologique restée à jamais désincarnée, car la vie entière lui donnait tort. Notre État idéal n’avait pas

1. Les “blusers”, amateurs de blues, de folk et de rock étaient en quelque sorte les hippies de la RDA. Leur look : barbe, cheveux longs, 501 (dans la mesure du possible), parka, chaussures en daim, chemises de travailleurs et sacs cousus main. Leurs idoles : Hendrix, Dylan, les Doors et, en RDA, des groupes comme Freygang, Engerling ou Monokel.